

Invasion

Je m'apprête à prendre mon service de matinée. Il est 5 h 30 quand je sors de chez moi. Le soleil dort encore dans la pénombre. Les mouflets aussi, emmitouflés dans leurs couettes, retranchés dans leur tanière au sein de laquelle ils se plaisent à hiberner. Moment de repos bien mérité des comédiens rodés qui donnent tout jusqu'à tard dans la soirée.

Personne dans les rues que j'arpenne, mis à part quelques travailleurs téméraires, souvent grands habitués de ces horaires décalés qui éloignent un peu du monde ordinaire, normal et normé.

Je crois reconnaître des infirmières, des aides-soignantes, des ouvriers se rendant sur des chantiers. Je croise leur regard encore un peu alourdi par la nuit. J'esquisse un timide sourire empathique qui semble dire, de loin, « on se comprend de près », comme un air de ressemblance, une affiliation, une compassion naturelle et mutuelle.

Silence absolu dans le bus me conduisant au travail. Mise en condition presque solennelle. La nuit noire commence à se teinter de lumières éparses, apparaissant par touches ici et là.

J'arrive au service à 6 h 55, j'aime avoir toujours un peu d'avance. Nous effectuons, avec mon collègue de nuit qui

s'apprête à quitter le travail et à croiser des salariés qui s'y rendent, le « passage de consignes », visant à rendre compte du déroulement de la nuit et des éventuels incidents. Ce qu'on nomme aussi les « transmissions » dans le jargon.

« Ça a été ? »

La formulation est malheureuse et devrait plutôt revêtir la forme d'une question plus ouverte, laissant place à tous les scénarios. « Comment ça s'est passé ? » À moins que cette formule fermée ne soit inconsciemment choisie pour ne pas se confronter aux informations minant le moral dès la prise de service...

Un gamin déferé, encore. Risque élevé d'incarcération. La matinée commence avec de bonnes nouvelles. Bonne journée. Je me sens triste pour ce gamin que j'ai vu avant-hier et que je ne reverrai peut-être pas aujourd'hui ni demain. Ce gamin qui ne prend soin ni de lui-même ni de sa vie. Son futur est une abstraction, les conneries sont concrètes. Son présent n'est pas un cadeau et il ne s'en fait aucun.

Je suis affectée par ces informations transmises.

Transmissions. Comment pourrait-on ne pas être émotionnellement concerné et contaminé, comment la contagion émotionnelle pourrait-elle ne pas nous toucher ?

Le vocable lui-même joue contre nous. *Transmissions.* De quoi ? D'émotions qui se propagent. De sentiments qu'on s'inocule entre collègues et qu'on déleste au prochain par obligation professionnelle mais aussi par réconfort personnel. Histoire de ne pas être seul à porter le poids d'une donnée douloureuse.

Transmissions.

Et y'a rien à faire, quand le virus est là, il est là. Je suis piquée. Touchée. Coulée.

Le soleil commence à se montrer et à se hisser doucement. L'ultime remède contre la sensation d'échec, c'est le jour d'après, celui qui nous donne l'illusion nécessaire que tout peut être à nouveau tenté. Mais pas guéri.

J'apprendrai le jour-même que le gamin est en prison.

Le métier d'éducateur est un MST : métier sensiblement transmissible.